NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

107 N° 2 1985

L'Eglise, vingt ans après Vatican II

Robert COFFY ((Mgr))

p. 161 - 173

https://www.nrt.be/es/articulos/l-eglise-vingt-ans-apres-vatican-ii-831

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Eglise, vingt ans après Vatican II

L'enthousiasme suscité par le Concile Vatican II a été de courte durée. Les réformes demandées et dont certaines ont déjà été réalisées n'ont pas produit les résultats escomptés. Pour ne prendre qu'un exemple, la réforme liturgique n'a pas arrêté la baisse de la pratique. Au Concile l'Eglise a pris une conscience plus vive de son mystère et l'a présentée d'une façon renouvelée. Nourris de l'Ecriture, enracinés dans la Tradition, les textes de Vatican II sont d'une étonnante richesse. L'esprit qui les anime est-il devenu l'esprit des chrétiens ? Il ne semble pas. Certes les réformes faites ont été accomplies avec beaucoup de docilité et mises en œuvre avec une grande bonne volonté. Mais ont-elles produit ce renouvellement des consciences qu'on était en droit d'attendre et qu'on espérait ? Le Concile de Trente avec la contre-réforme, peut-être critiquable en certains domaines, a suscité un grand élan dans le monde catholique ; pensons en particulier à la création des grands séminaires et à la pléiade de saints qui ont travaillé à renouveler l'esprit chrétien. Les lendemains de Vatican II voient, dans nos pays d'Europe, les vocations se tarir de façon inquiétante et si la participation des laïcs à la vie et à la mission de l'Eglise a fait des progrès, elle n'est pas ce que nous espérions.

Faire ces constats, poser ces questions, ce n'est pas adopter une attitude pessimiste. Il y a toujours loin d'une texte d'orientation, si beau soit-il, à sa mise en application. Vingt ans ne suffisent pas pour porter un jugement de valeur sur les retombées d'un événement aussi important que la tenue d'un Concile. Il faudra du temps pour que les constitutions et les décrets de Vatican II déploient toutes leurs richesses. Si les moyens de communication, plus rapides qu'au temps de Trente ou de Vatican I, ont permis d'aller assez vite pour faire connaître l'essentiel du Concile et mettre en place des réponses, il reste qu'on ne se convertit pas plus facilement aujourd'hui qu'autrefois.

Faire ces constats, poser ces questions, ce n'est nullement ignorer tout ce qu'a déjà réalisé l'Eglise post-conciliaire et que l'histoire un jour évaluera à sa juste mesure. C'est exprimer une déception

devant certaines lectures du Concile qui ne paraissent pas rejoindre l'esprit qui l'animait. Mais il faut reconnaître qu'en Europe, surtout, la période post-conciliaire a certainement été l'une des plus fécondes en événements qui ont posé — et posent encore — des questions nouvelles à l'Eglise. Citons l'accélération du processus de sécularisation, la pratique devenue habituelle de l'analyse politique, les problèmes éthiques nouveaux posés par les découvertes de la biologie, la crise économique qui a suivi la guerre du Kippour, sans oublier « ces idées qui ont ébranlé la France » en mai 1968 et dont on n'a pas encore mesuré les incidences. Questions multiples, questions souvent radicales. Nous avons en effet connu des courants qui visaient à une réinterprétation fondamentale du christianisme, le réduisant à son efficacité purement temporelle.

Mon propos est de noter quelques traits de ce temps post-conciliaire qui ont conduit à une lecture souvent partielle de Vatican II. Je m'en tiens plus particulièrement à *Lumen Gentium* et à quelques-uns des termes employés par cette constitution ou à l'occasion de cette constitution. Cette première partie plus critique permettra de situer dans une deuxième partie l'effort que doit faire l'Eglise pour demeurer fidèle à Vatican II.

I. - Une lecture partielle de Vatican II

1. « *La fin d'une vision pyramidale de l'Eglise* »

On s'est beaucoup réjoui du fait que dans *Lumen Gentium* le chapitre sur le peuple de Dieu précède celui sur la hiérarchie. C'était en effet retrouver la tradition et aller à l'encontre d'une présentation courante de l'Eglise dans l'enseignement habituel de ce temps : présentation dite pyramidale de l'Eglise, avec au sommet, le pape et, à la base, les laïcs.

Les notions de sommet et de base employées pour dire les renversements opérés au Concile ne sont pas innocentes. Elles apparaissent fréquemment dans l'analyse politique des réalités sociales. Aussi affirmer que Vatican II avait enfin « renversé la pyramide » était entendu par certains comme le passage d'une conception monarchique de l'Eglise à une conception démocratique. Cela s'est traduit concrètement par la contestation « des pouvoirs » des ministres ordonnés, par la revendication de certaines communautés de se donner les ministres dont elles ressentent le besoin, par la critique non seulement du contenu, mais du principe même

des interventions du magistère en matière doctrinale : de quel droit les évêques interviennent-ils, puisqu'ils ne sont pas élus par le peuple ?

Notons, en ce domaine, l'influence du climat dans lequel nous vivons. Les grands courants qui affectent les sociétés traversent nécessairement l'Eglise. Sans cesse l'Eglise se retrouve affrontée aux cultures des différents temps et des divers pays. Nous ne devons pas nous étonner de ces critiques qui reviennent chaque fois que l'humanité change de climat culturel.

La vision de l'Eglise sous-jacente à ce genre de critiques, d'analyse et de revendication est purement humaine. On soumet l'Eglise à une analyse politique au même titre que n'importe quel autre organisme sociologique, sans tenir compte de son statut original. Il est du reste curieux de constater que souvent ce sont ceux-là mêmes qui contestent l'aspect humain, trop humain, de l'Eglise qui de fait la réduisent à n'être qu'une institution, la soumettant purement et simplement à ce type d'analyse.

Or la constitution *Lumen Gentium* n'a pas renversé la pyramide ecclésiale, du moins pas au sens où on l'entend présenter trop souvent. Elle s'est située à un autre plan. Si l'on doit parler de renversement de perspective, c'est à un autre niveau qu'il faut le voir : non dans le rapport entre le sommet et la base — encore qu'il ne soit pas absent —, mais bien plutôt entre le mystère et l'institution. Nous devons pour cela lire *Lumen Gentium* dans sa totalité sans oublier le premier chapitre qui commande tout le développement de la constitution. Ce premier chapitre, intitulé « le mystère de l'Eglise », présente l'Eglise comme l'œuvre du Père par le Fils dans l'Esprit. Vatican II ne part pas, comme cela était courant dans l'enseignement donné habituellement, de l'institution, de la réalité sociologique pour ensuite aborder le mystère. Il nous situe d'emblée dans le mystère ecclésial qui n'est autre que l'extension aux hommes de la vie trinitaire. L'Eglise est le rassemblement en Jésus-Christ des hommes qui, par la puissance de l'Esprit, ont accès au Père. Le Concile ne part donc pas d'en bas mais d'en haut et cet en haut, c'est la Trinité. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il part du dedans : de là où Dieu Père réalise son alliance avec les hommes, en son Fils Jésus-Christ, en communiquant son Esprit Saint.

L'une des conséquences peut bien être de sortir d'une vision pyramidale pour entrer dans une vision communionnelle. Mais c'est

une conséquence. Il est vrai aussi qu'en plaçant un chapitre sur le peuple de Dieu avant le chapitre sur la hiérarchie, Vatican II opère un renversement dans l'appréhension du mystère de l'Eglise, mais il ne renverse pas la pyramide, il sort de cette vision. En retrouvant la sacramentalité épiscopale, en réaffirmant la collégialité des évêques *cum Petro et sub Petro*, il ne relativise pas le ministère du Pape et des évêques, il le situe dans le mystère ecclésial comme un service, accompli au nom du Christ, de tout le peuple chrétien, afin que ce peuple tout entier soit « en état d'accomplir le ministère pour bâtir le Corps du Christ jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité de la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'âge adulte, à la taille du Christ dans sa plénitude » (*Ep* 4,11-13).

2. *Eglise Peuple de Dieu*

Il semble donc qu'on ait fait un contresens et qu'on ait lu en termes d'analyse politique ce qui était une présentation du magistère ecclésial plus conforme à la Révélation. A ce contresens s'en ajoute un autre qui vient le renforcer : celui que l'on fait au sujet de la notion de peuple de Dieu. Ce concept est sans doute celui qui a connu le plus de succès. Il a été mobilisateur, permettant en particulier aux laïcs de mieux voir leur place dans l'Eglise et de participer à la croissance de l'Eglise. Il n'est pas possible de dire ici toutes les richesses bibliques et traditionnelles de ce terme.

Je fais simplement une remarque sur la manière dont il est parfois utilisé. Le mot « peuple » est aujourd'hui chargé d'un contenu affectif très grand. Il est parfois même explosif. Dans une société sécularisée, c'est le peuple qui est source de vérité et de pouvoir. On ne peut oublier cette aire culturelle dans laquelle ce mot est employé, car son sens usuel retentit sur l'expression employée par le Concile.

On a fait subir à l'expression conciliaire deux réductions. Quand Vatican II parle de l'Eglise peuple de Dieu, il entend l'ensemble des disciples du Christ, du pape au petit enfant baptisé, reconnaissant l'égalité de tous ses membres devant Dieu. Or, dans l'usage courant au sein de l'Eglise, on oppose encore assez volontiers « peuple de Dieu » à « hiérarchie », prolongeant ainsi un schème pré-conciliaire. Par ailleurs on semble insister beaucoup plus sur la notion de peuple que sur sa détermination, qui est essentielle : « de Dieu ». L'Eglise est un peuple, mais pas n'importe quel peuple.

Elle est le peuple de l'Alliance, le peuple messianique. Elle est le peuple que Dieu s'est acquis et qu'il envoie annoncer aux hommes les merveilles qu'il réalise dans le monde.

Cette réduction du mot peuple à l'ensemble des laïcs, par opposition à la hiérarchie, cet oubli de sa qualification, sont lourds de conséquences. Nous nous trouvons devant la même problématique que celle évoquée plus haut : le Concile présentait l'Eglise comme sacrement du salut, c'est-à-dire comme l'action de Dieu pour les hommes, par les hommes. Or nous nous trouvons devant une réflexion et une pratique qui la soumettent aux analyses sociologiques — ce qui est légitime puisqu'elle est une réalité de notre monde, une institution — mais qui souvent la réduisent aux résultats de ces analyses : ce qui est inacceptable.

Le mystère de l'Eglise est d'une telle richesse qu'aucune notion, aucune image ne parvient à en dire tout le contenu. Vatican II a pris soin de rappeler les images principales utilisées par l'Ecriture et la Tradition pour dire l'originalité de l'Eglise : « demeure de Dieu », « temple saint », « Jérusalem d'en haut », « épouse de l'Agneau Immaculé » etc. (*LG*, 6). N'utiliser qu'une seule image non seulement est appauvrissant, mais encore nous fait courir le risque de déviations. Il ne faudrait surtout pas oublier que l'Eglise est Corps du Christ. C'est là une expression qu'on voit peu utilisée. Elle tient une place centrale chez saint Paul. On peut se demander si les difficultés que nous connaissons aujourd'hui concernant le ministère ordonné ne vient pas de l'oubli de l'Eglise comme Corps du Christ, un Corps dont il est la tête, et de la prévalence donnée à la notion de peuple. Déjà en 1969, le P. Congar écrivait :

> L'ordre est une consécration de tout l'être qui apporte une conformation nouvelle au Christ, seul Prêtre nouveau. Ce n'est pas une fonction par simple nomination ou désignation : saint Hippolyte, déjà, le notait et faisait la distinction jusque dans le vocabulaire. C'est une fonction fondée dans un sacrement original, c'est-à-dire dans un acte de Dieu. On ne peut comprendre la réalité et la profondeur de ce fait que dans la perspective d'une ecclésiologie du Corps mystique. Une pure perspective du Peuple de Dieu, si authentique et si riche soit-elle, ne suffit pas [1].

Il reste que la notion de peuple de Dieu donne aux laïcs une place importante : tout chrétien est à part entière membre de l'Eglise et doit participer à sa mission. Déjà des institutions nouvelles se mettent en place pour qu'ils exercent effectivement leur

1. Y. CONGAR, *Au milieu des orages*, Paris, Cerf, 1969, p. 24-25.

rôle. Pensons en particulier aux conseils de pastorale demandés par *Ecclesiae Sanctae*. Cette mise en place est lente, car elle exige de la part des prêtres et de la part des laïcs un changement profond de mentalité. Il importera en particulier de préciser le contenu de la notion de coresponsabilité.

3. *La crise du ministère sacerdotal*

Au moment où se tenait le Concile, le ministère presbytéral connaissait déjà une crise, mais elle était peu apparente et localisée. Au cours de ces vingt dernières années, elle s'est amplifiée. On a connu des départs soit en silence, soit avec éclat. Des questions radicales sont posées sur la place du ministère ordonné dans l'Eglise. Cette crise vient d'être remarquablement analysée par le Père Martelet qui en fait l'histoire et montre comment elle est une crise de la foi [2].

Or le Concile a promulgué un décret sur « le ministère et la vie des prêtres » qui s'inscrit dans le grand courant rénovateur. Il rejoint en particulier *Lumen Gentium, Gaudium et Spes, Christus Dominus* et *Ad Gentes*. Ce décret sur le ministère et la vie des prêtres paraît avoir été laissé dans l'ombre. On s'est livré à des recherches sur le prêtre et les ministères, insistant plus sur les ministères que sur le ministre, sur la fonction plus que sur la personne qui agit au nom du Christ-Tête. Le transfert d'accent du ministre sur le ministère a favorisé l'analyse des rapports prêtres/laïcs en terme de pouvoir. Redisons encore que la réduction du mystère de l'Eglise à la seule notion de peuple de Dieu a contribué à développer ce type d'analyse.

*

* *

J'ai choisi ces trois aspects du mystère ecclésial à titre d'exemple. On pourrait en citer d'autres. Ces exemples sont particulièrement révélateurs d'une dérive de la pensée, qu'on pourrait caractériser de la manière suivante : le Concile présente l'Eglise comme sacrement de salut et nous redit les conditions de sa fécondité ; tout un courant envisage l'Eglise surtout comme un organisme sociolo-

2. G. MARTELET, *Deux mille ans d'Eglise en question*. Crise de la foi, crise du prêtre. Paris, Cerf, 1984.

gique et recherche les conditions les meilleures de son efficacité. La crise que nous traversons est une crise de la foi qui ne porte pas sur tel ou tel point de la Révélation, mais sur son ensemble. C'est la signification, la place et le rôle de l'Eglise dans le monde qui sont en cause. Consciemment ou inconsciemment, nous soumettons l'Eglise à l'analyse politique sans rappeler l'originalité de son être et de sa mission. Impressionnés par le développement des sciences humaines, nous avons tendance à les considérer comme la mesure de la vie de l'Eglise.

Il n'est pas question de faire de l'angélisme. L'Eglise est humaine, profondément humaine et, comme telle, sans cesse en état de réforme et de conversion. Elle est un organisme sociologique et, comme tel, doit accepter les critiques que les sciences permettent d'adresser à son fonctionnement et elle doit se corriger. Mais parce qu'elle est un mystère, elle ne se réduit ni à l'humain ni au sociologique. Si elle emprunte, dans son organisation, à la démocratie, comme elle a emprunté autrefois à la monarchie, elle n'est ni une démocratie, ni une monarchie. Le rappel est banal. Encore mérite-t-il d'être fait.

Au Concile, l'Eglise a fait un effort d'ouverture au monde, ou plus exactement à la modernité, appelant tous les chrétiens à ce même effort, afin que l'Evangile annoncé soit entendu et reçu. Mais dans le même temps, le Concile a resitué l'Eglise par rapport à sa source : le mystère trinitaire communiqué aux hommes. N'a-t-on pas un peu oublié ce point ? Peut-être pouvons-nous trouver dans cet oubli une des causes de la crise d'identité que nous connaissons.

On pourrait résumer la situation présente en disant que le rapport Eglise-Vérité est aujourd'hui tout aussi important que le rapport Eglise-Monde, lequel demeure toujours actuel. Par l'expression « rapport Eglise-Vérité » nous entendons l'approfondissement de la relation de l'Eglise à son Seigneur, cela au plan de la réflexion théologique et au plan de la vie spirituelle. L'Eglise aura sans cesse à faire effort pour être présente au monde, mais dans le même temps elle doit sans cesse faire effort pour être toujours plus présente à son Seigneur : elle est l'Epouse qui écoute la voix de Epoux, qui vit de sa Parole et de ses gestes sacramentels et transmet au monde la vie de Dieu.

II. - Approfondir et développer la notion d'Eglise Sacrement de salut

1. *L'Eglise-Sacrement*

Dans son rapport aux sociétés occidentales, l'Eglise est dans une situation nouvelle. Elle n'est plus dans un statut de chrétienté qui était une certaine manière de régler la relation Eglise-Monde. En reconnaissant l'autonomie des réalités terrestres, en promulguant une déclaration sur la liberté religieuse, en proclamant que l'Eglise est venue pour servir (*GS*, 3) et qu'elle doit marcher sur la route de la pauvreté (*AG*, 5), le Concile n'a pas envisagé un retour à ce statut. Il a pris acte de la situation nouvelle dans laquelle se trouve l'Eglise et réaffirmé la nécessité de la mission, en précisant sa nature purement surnaturelle reçue du Christ et en rappelant le nécessaire service qu'elle doit rendre aux hommes. Vatican II a donc opté pour une présence de l'Eglise au monde qui, d'une part, soit conforme à la conscience renouvelée que l'Eglise avait prise de son mystère et qui, d'autre part, tienne compte de l'état actuel des sociétés. C'est la notion de sacrement appliquée à l'Eglise qui permet de voir quelle présence l'Eglise assure au monde, qui évite les lectures partielles et déformantes du Concile dont j'ai donné quelques exemples et qui met en évidence son originalité.

Dans son introduction, *Lumen Gentium* donne le ton.

> Le Christ est la lumière des peuples : réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes créatures la Bonne Nouvelle de l'Evangile, répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Eglise. L'Eglise étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de préciser davantage, pour tous ses fidèles et pour le monde entier, en se rattachant à l'enseignement des précédents Conciles, sa propre nature et sa mission universelle.

C'est donc à l'aide de la catégorie du sacrement, même si le mot n'est pas souvent repris, que le Concile entend dire la nature et la mission de l'Eglise.

Le texte fait précéder le mot sacrement de la locution adverbiale « en quelque sorte », sans doute parce que le mot sacrement a, dans l'usage courant, un sens précis : il désigne les sept sacrements. Les réflexions théologiques faites sur cette notion depuis le Concile permettent aujourd'hui de supprimer peut-être cette locution.

L'Eglise est réellement sacrement prolongeant et actualisant dans le temps l'action messianique du Christ, sacrement de Dieu. Ce que le Christ, Fils de Dieu, opérait en Palestine par son humanité, il l'opère aujourd'hui par son Corps qui est l'Eglise.

On a parfois reproché à ce terme de mettre l'accent plus sur la signification que sur l'efficacité. C'est oublier qu'un sacrement opère ce qu'il signifie ou signifie en opérant, en étant efficace. Il reste vrai que la signification y trouve une place importante. Et c'est normal. Plus qu'autrefois, l'Eglise vit aujourd'hui sous le regard de l'autre qui n'est pas chrétien ou qui a pris ses distances par rapport à elle. Elle ne peut donc pas ne pas s'interroger sur ce qu'elle dit au monde par sa simple existence, par la manière dont vivent ses membres, par ses paroles, ses prises de position et ses engagements.

Il est inutile de développer longuement le contenu de cette notion qui reprend le mot « mystère », d'un usage courant dans le Nouveau Testament et la Tradition. Le mystère est le secret de Dieu — son dessein de salut universel — qu'il révèle progressivement dans l'Ancien Testament et totalement en Jésus-Christ. Mais précisons : dessein de salut qu'il révèle en le réalisant. C'est la raison pour laquelle le mot de mystère ou de sacrement s'applique en particulier aux événements de l'histoire sainte. Le sacrement est toujours action et parole de Dieu, action avant d'être parole. On peut d'ailleurs en dire autant du mot révélation qui lui est connexe : le mystère de Dieu est révélé, c'est-à-dire proclamé et réalisé, en précisant que la réalisation est déjà proclamation.

Plutôt que de redire ces réalités bien connues, mieux vaut en détailler les conséquences qui en découlent pour l'Eglise

2. *Les conséquences*

Dire que l'Eglise est sacrement, c'est dire d'abord qu'elle est acte et parole de Dieu dans le monde, pour tous les hommes. L'Eglise ne tire donc pas son origine de la volonté des hommes, mais de la volonté de Dieu. Elle n'est pas née d'un concours de circonstances particulièrement favorables, mais du mystère pascal, c'est-à-dire de la mort, de la Résurrection et de l'Ascension du Christ et aussi de la Pentecôte. La Pentecôte fait partie du mystère pascal : en rendant son Esprit sur la croix, le Christ le communiquait à tous les hommes.

Parce qu'elle est parole et action de Dieu, l'Eglise ne demeure pleinement elle-même qu'en étant unie à Celui qui l'appelle et l'envoie. Elle n'existe qu'en se recevant en permanence du Père en Jésus-Christ par l'Esprit. Aussi bien, en rigueur de termes, les expressions « construire l'Eglise » ou « faire l'Eglise » ne sont pas exactes. Nous ne construisons pas l'Eglise, nous sommes appelés à être membres de l'Eglise qui toujours nous précède. Saint Thomas dit plus justement que l'Eglise est construite par les sacrements, c'est-à-dire par le Seigneur lui-même, agissant dans les sacrements [3]. Si l'Eglise est sacrement de salut, c'est parce que le Seigneur lui a confié les sacrements. C'est en particulier parce qu'il a donné aux Apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de « faire mémoire » de son mystère pascal, c'est-à-dire de le rappeler dans une célébration pour le rendre présent à tout homme. En ce sens, on doit affirmer qu'il y a une antériorité des sacrements sur l'Eglise-Sacrement. Une telle affirmation revient simplement à confesser la seigneurie du Christ sur son Eglise.

Ne pensons pas que le rappel de cette vérité conduit à la pure passivité. Au Christ qui nous appelle, nous devons répondre. Le Christ qui nous rassemble en son Eglise nous envoie témoigner dans le monde de ce que nous sommes devenus par grâce. Nous n'avons pas à faire l'Eglise, mais « à faire Eglise ». Et nous avons à manifester, par une existence en permanente conversion, notre filiation divine et à annoncer le retour en gloire du Seigneur. *Lumen Gentium* insiste beaucoup sur l'eschatologie [4]. L'Epouse attend le retour de l'Epoux et se tient prête à l'accueillir. Cette dimension de l'Eglise est à remettre en évidence. Il paraît urgent de rappeler à nos sociétés qui développent leurs moyens, mais ne proposent pas d'autre fin que le développement de leurs moyens, qu'il y a une fin de l'histoire qui est un accomplissement dans la gloire de Dieu. Il est urgent pour l'Eglise d'assurer dans nos sociétés séculières « le service public de la Transcendance » [5] et de proclamer l'espérance à un monde qui vit d'espoirs déçus.

3. *S. Theol.*, III[a], qu. 64, art. 2, ad 3 : « *per sacramenta quae de latere Christi pendentis in cruce fluxerunt, dicitur esse fabricata Ecclesia Christi* ».

4. Cf. tout le chapitre 7 consacré au « caractère eschatologique de l'Eglise en marche et à son union avec l'Eglise du ciel ».

5. *L'Eglise que Dieu envoie*, Assemblée plénière de l'Episcopat, 1981. Paris, Le Centurion, 1981, p. 95.

Insister sur cet aspect, c'est rappeler la nécessité pour les membres de l'Eglise d'être en communion intime et permanente avec le Seigneur. Si les réformes du Concile n'ont pas produit les fruits attendus c'est, en partie sans doute, parce que nous avons été plus préoccupés des réformes que de la conversion à laquelle elles conduisent. Réformer l'Eglise-Sacrement ne consiste pas seulement à aménager les célébrations ou les institutions, mais à faire en sorte que le peuple de Dieu vive le mystère du Christ pour mieux le manifester au monde. S'il est une leçon à recevoir du Renouveau qui affecte l'Eglise depuis quelques années, elle se situe à ce niveau : prier, se livrer à l'Esprit Saint, se convertir « pour répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Eglise » ! Encore faut-il que la clarté resplendisse sur le visage de l'Eglise. Et cela est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous.

La notion de sacrement nous permet de sortir de l'opposition « Eglise pour Dieu », « Eglise pour le monde ». La notion de sacrement relève en effet de la catégorie du signe et le signe indique une relation. Le signe est la parole ou le geste qu'une personne adresse à une autre personne pour lui exprimer son intention. L'Eglise est le signe que Dieu fait aux hommes, les appelant à se rassembler en son Fils par la puissance de son Esprit. L'Eglise ne peut donc exister en dehors de Dieu qui l'appelle et qui l'envoie, comme il lui est impossible de se penser en dehors du monde auquel elle est envoyée pour lui annoncer et lui transmettre le salut de Dieu. Elle est à la fois, dans le même mouvement, « pour Dieu » dont elle est l'instrument et « pour le monde » à évangéliser. Elle n'est plus sacrement si elle n'est plus le signe efficace de son Seigneur et donc si elle ne demeure pas à l'écoute de sa Parole, accueillante des Personnes divines dans les célébrations, et si elle n'est pas orante. Elle n'est pas sacrement si elle ne manifeste pas visiblement ce que l'Esprit fait d'elle. En d'autres termes, la sacramentalité de l'Eglise est à la fois mystère de communion et mystère de mission.

Dans la relation entre les personnes, le signe est très important. Il est indispensable. Mais plus important encore est la rencontre qui s'opère entre les personnes. Parce qu'elle est signe, l'Eglise est appelée à s'oublier pour être servante de son Seigneur au service des hommes. Cela ne veut pas dire que l'Eglise doit s'effacer et disparaître comme le levain dans la pâte. L'image du levain s'applique au Royaume, non à l'Eglise. Cela veut dire qu'elle n'a

pas son centre en elle-même, mais en Jésus-Christ qu'elle a pour mission d'annoncer. Elle doit sans cesse se décentrer pour se centrer sur son Seigneur et porter le souci du salut du monde. Là est le sens profond de l'expression « Eglise servante et pauvre ».

Utiliser la notion de sacrement pour présenter le mystère ecclésial, c'est encore refuser la juxtaposition de la réalité sociale (le signifiant) et de la réalité divine (le signifié). C'est par et dans la réalité mondaine que se dit et se livre le salut de Dieu. Tout dans l'Eglise contribue, à sa manière, à la visibilité du mystère de Dieu : ses institutions fondamentales, comme le ministère ordonné, ses déclarations, ses prises de position face aux événements, la vie des communautés, la célébration liturgique, l'existence des chrétiens, leurs engagements. Tout n'est certes pas à mettre sur le même plan, mais tout concourt à la constitution du *sacramentum*.

Ce *sacramentum*, réalité de notre monde, peut être soumis aux analyses des sciences psycho-sociologiques. Les résultats nous sont précieux : ils permettent de déceler, voire de dénoncer les déficiences de nos institutions ; ils font apparaître nos faiblesses humaines. Ils sont utiles pour la réforme à entreprendre et les conversions à opérer. Il reste que cette réalité ne peut être traitée comme n'importe quelle autre réalité humaine. L'organisme sociologique qu'est l'Eglise ne se réduit pas aux résultats des analyses scientifiques, car pour en comprendre la signification dernière et en découvrir la fécondité, il faut une lecture dans la foi, laquelle transcende toute science humaine.

Rappelons enfin que la notion de sacrement souligne la nécessité d'incessantes réformes des institutions de l'Eglise et de la conversion de ses membres. On ne peut en appeler d'une église organisme humain à une Eglise spirituelle. C'est dans l'humain que se révèle le divin. « Tout comme la nature prise par le Verbe divin est à son service comme un organe vivant de salut qui lui est indissolublement uni, de même le tout social qui constitue l'Eglise est au service de l'Esprit du Christ qui lui donne la vie, en vue de la croissance du corps » (*LG*, 8). Donc ni juxtaposition, ni séparation. Mais il faut ajouter aussi : ni confusion. L'Eglise est le Corps du Christ, et Lui-même en est la tête. Elle n'est pas le Christ. Nous devons donc d'une part éviter toute identification pure et simple et d'autre part sans cesse parcourir la distance entre le *sacramentum* et la Réalité divine.

Cette distance est à parcourir. Elle ne sera franchie que dans le Royaume arrivé en sa plénitude. Par là, la catégorie du sacrement appliquée à l'Eglise met en évidence son pèlerinage vers la Jérusalem céleste que rappelle le Concile dans le chapitre 7 de *Lumen Gentium*. La notion n'est pas statique. Elle est au contraire dynamique : la réalité humaine doit sans cesse se laisser informer par l'action de Dieu pour mieux signifier et mieux livrer le salut que Dieu réalise en Jésus-Christ. L'Eglise est cette part du monde qui se convertit à Jésus-Christ et qui, en se convertissant, signifie efficacement le salut jusqu'à ce que « Dieu soit tout en tous ».

F 81000 Albi
12, rue de la République

† Robert COFFY
Archevêque d'Albi

Sommaire. — Vatican II n'est pas dépassé, comme certains l'ont prétendu. Les événements qui l'ont suivi et qui ont posé à notre foi des questions radicales ont gauchi parfois la lecture de certains de ses textes. Surtout la dynamique du Concile, qui est une dynamique de conversion, n'est pas encore devenue la dynamique des chrétiens. Mais l'après-Concile n'a que vingt ans d'existence. Il est à peine commencé.